

Le Moulin de la Galette

Deuxième Acte

(Quinze jours après le premier acte.)

(Huit heures du soir.)

(Même décor. Seulement la chambre est encombrée d'immenses paniers de fleurs et de corbeilles de fruits. De tant de fleurs et de tant de fruits que c'en est presque insolite. Sur une table un échafaudage de cartons et de paquets artistiquement présentés et pas encore ouverts.)

(Une autre corbeille, encore enfermée dans son panier glacé, a été placée négligemment sous la table.)

(Les fenêtres sont ouvertes sur un crépuscule d'été qui ne se décide pas à finir.)

(La scène reste vide plusieurs secondes, puis ... on entend le bruit d'une clef dans la serrure. Isabelle paraît. Elle a dû monter l'escalier

en courant car elle est essouffée.)

Isabelle, (du seuil.) Je te demande pardon, mon ch ...

(Elle s'interrompt en constatant l'absence d'Auguste. Elle ouvre la porte de la cuisine.)

Je te demande pardon, mon ...

(Elle se dirige vers la porte de la chambre en disant pour la troisième fois.)

... Te demande pardon ...

(Auguste n'est visiblement nulle part et Isabelle se demande avec stupeur.)

Comment, il n'est pas là? Mais qu'est-ce qui se passe?

(Elle va à la fenêtre ouverte et appelle en se penchant.)

Madame Poliakov!

La voix de Mme Poliakov, (accent russe authentique.) Ouais!

Isabelle. Quelle heure est-il, s'il vous plaît?

La voix de Mme Poliakov. Huit heures et quart!

Isabelle, (répète.) Huit heures et quart! C'est inouï!

(Criant dans la cour.)

Merci!

(A elle-même.)

Huit heures et quart!

(Elle enlève hâtivement son chapeau, son écharpe et ses gants qu'elle jette rageusement sur la table. Maintenant qu'elle est sûre d'être seule, elle pleure. Elle pleure en troquant ses souliers contre des mules qui furent jolies. Elle pleure en ajustant un coquet tablier. Elle pleure silencieusement. Elle a le regard fixe. Elle dit très doucement:)

Quelle horreur!

(Puis répète plus fort:)

Quelle horreur!

(Puis soudain elle n'y tient plus. Elle court à la fenêtre. Elle appelle de nouveau.)

Madame Poliakov!

La voix. Ouais!

Isabelle, (angoissée.) Avez-vous vu mon mari?

La voix. Dieu merci, non!

Isabelle. Et M. Poliakov, est-ce qu'il l'a vu?

La voix. J'espère que non.

Isabelle. Pourquoi dites-vous ça?

La voix. Parce que nous ne l'avons pas encore remercié. Et que c'est une honte!

Isabelle. Remercié de quoi?

La voix. ... De la magnifique corbeille de fruits qu'il nous a envoyée par Lulu.

Isabelle, (très surprise.) Ah! il vous a envoyé des fruits?

La voix. Magnifique! Il y en a au moins pour cinq mille francs! Vous avez donc fait fortune?

Isabelle, (se forçant à répondre.) Hélas non.

La voix. Ça m'étonnerait aussi. Dans le piston!

(Rires.)

(Sonnerie du téléphone.)

Isabelle, (d'une voix sèche et basse.) Allô! ... Vous direz à M. Olivier que non ... qu'il n'y compte pas. Et qu'il pourrait faire ses commissions lui-même.

(Elle raccroche et sur le même ton que tout à l'heure répète:)

Quelle horreur!

La voix. Hé! Madame Taillade! Si le boeuf bourguignon vous intéresse? J'ai fait un bon boeuf bourguignon ...

Isabelle. Non, merci.

(Avec une petite moue dégoûtée.)

Du boeuf bourguignon ...

La voix. M. Poliakov n'aime que la cuisine française. Si vous changez d'avis, hein?

Isabelle, (qui s'est déjà assise, criant.) Merci!

(On tambourine violemment à la porte. Isabelle va ouvrir précipitamment

et se trouve en face de Lulu.)

Lulu, (sur un ton angoissé et pathétique.) Qu'est-ce qu'il y a? Vous avez besoin de moi?

Isabelle, (très surprise.) Mais non, mon petit.

Lulu. Si. Si. J'étais en train de dîner à la maison. Et subitement, j'ai dit à maman: "Monsieur et Madame ont sûrement besoin de moi, il faut que j'y aille!"

Isabelle, (frappée, mais dissimulant.) Tu t'es trompée.

Lulu, (fébrile.) Je suis sûre que vous avez besoin de moi. Je le sens! Même si vous me disiez que non, je ne le croirais pas.

Isabelle, (avec beaucoup de tendresse.) Eh bien! mon petit chou, c'est pourtant vrai. Je t'assure que nous n'avons pas besoin de toi.

(Elle s'assied.)

Lulu. Monsieur non plus?

Isabelle, (très gentiment.) Monsieur non plus.

Lulu, (incrédule.) Je vais lui demander.

(Elle va vers la cuisine.)

Isabelle. Inutile! Il n'est pas rentré.

Lulu. Pas rentré! A huit heures et quart!

Isabelle, (rectifiant tristement.) Huit heures vingt!

Lulu, (qui est revenue près d'Isabelle.) Et vous avez pleuré?

Isabelle, (elle ment mal.) Moi?

Lulu. Vous ne le savez peut-être pas, mais vous avez pleuré.

Isabelle. Que vas-tu imaginer! ... Ferme la fenêtre, mon petit chou, j'ai froid.

Lulu, (qui obéit.) Vous avez froid? On écouffe ... Mais qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui se passe? C'est depuis que le salaud est venu.

Isabelle, (mollement.) Lulu!

Lulu. Quoi? C'est un salaud ... Monsieur le dit tout le temps.

Isabelle, (avec la même molesse.) Ce n'est pas une raison pour le répéter.

Lulu, (secouant la tête mélancoliquement.) Oh! depuis ce déjeuner,

Monsieur n'est plus le même.

Isabelle, (sur un ton bizarre.) Tu trouves que c'est Monsieur?

Lulu. Forcément! Ça l'énerve, tous ces paquets, toutes ces corbeilles que l'autre vous envoie.

(Profondément.)

Je n'aurais jamais cru qu'un jour, je pourrais détester les fleurs!

Isabelle, (un petit sourire triste.) Moi non plus!

Lulu, (éclatant.) Mais qu'est-ce qu'il espère, cet imbécile?

Isabelle, (la serrant contre elle presque convulsivement.) Ma petite enfant!

Lulu. Avec ses fleurs! ses fruits! ses gants! ses écharpes et ses parfums.

Isabelle, (répète sur un ton qui ressemble à une supplication.) Ma petite enfant!

Lulu. C'est les Poliakov qui dégustent ses fruits. Et paraît que j'empestais tellement " Cette nuit ou jamais " que maman m'a entièrement

passée au savons de Marseille.

Isabelle, (avec son petit sourire triste.) Comme tu es gentille!

(Un silence. Lulu est un peu gênée, mais Isabelle a le regard fixe de quelqu'un qui réfléchit intensément et la petite n'ose pas parler. Puis Isabelle dit avec un profond étonnement:)

Je ne comprends pas très bien, mon petit chéri. Tu dînais tranquillement et puis subitement quoi?

Lulu. Je pensais à vous deux comme d'habitude.

Isabelle. Tu penses à nous d'habitude?

Lulu. Tout le temps! Qu'est-ce que vous voulez, maman est une bonne grosse, mais il ne me viendrait pas à l'idée de penser à elle.

Isabelle. Ah!

Lulu. Et alors, subitement, j'ai eu comme un pincement au coeur. Terrible. Et il a fallu que je vienne.

Isabelle. Parce que nous avons besoin de toi?

Lulu. Oui. Monsieur surtout.

Isabelle. Tu craignais un accident?

Lulu. Non, ce n'était pas dans ce genre-là!

Isabelle. Quoi alors?

Lulu. Je ne sais pas, c'était terrible!

(A ce moment, on entend derrière la porte du palier une voix qui demande avec beaucoup de mauvaise humeur.)

La voix. Mais qu'est-ce que vous foutez par terre?

La voix d'Auguste. J'ai laissé tomber ma clef.

La voix. Ce n'est pas une raison. J'ai failli vous marcher sur la figure.

La voix d'Auguste. Je ne trouve pas cette bon Dieu de clef.

(Lulu est allée ouvrir avec une joie visible. On aperçoit Auguste, dos au public, penché en avant et cherchant sa clef. Il vacille imperceptiblement.)

Lulu, (ramassant la clef.) La voilà!

Auguste, (très digne.) Merci, Emile!

Isabelle, (à Lulu.) Eh bien! maintenant, tu vas pouvoir finir de dîner. Tu es tout à fait rassurée.

Lulu. Oui, merci, Madame.

Auguste, (se retourne, un brin de muguet à la main.) Rassurée?

Isabelle. Ce serait trop long à t'expliquer.

Auguste. Ça tombe bien, je n'ai pas le temps.

Lulu. Bonsoir, madame Isabelle; bonsoir, monsieur Auguste.

(Elle sort en courant.)

Auguste, (regardant autour de lui.) Ah! on peut dire que tu es cerné par les fleurs! On ne voit plus les trous dans le mur, faut être juste!

Isabelle, (qui tourne le dos à Auguste pour dissimuler son visage.) Pourquoi rentres-tu si tard?

Auguste. Seulement, je vais avoir l'air idiot, avec mon brin. Tu permets, chérie. Un petit brin de muguet. C'est un porte-bonheur. Tu en auras besoin.

Isabelle, (qui va placer la fleur dans un vase, demande presque machinalement.) Pourquoi dis-tu ça?

Auguste, (répète avec une application concentrée chaque question d'Isabelle comme pour bien se pénétrer de sa signification.) Pourquoi dis-tu ça? Je dis ça, parce que je te jure que tu vas en avoir besoin. Je te le jure ... Sur la tête de ta mère, tiens! Elle va bien rigoler, ta mère! Quel désastre! Enfin, elle sera la seule à rigoler. Pauvre vieille!

Isabelle, (qui met de l'eau dans un vase, se retourne pour dire sans intérêt.) Je ne comprends pas un mot à ce que tu dis.

Auguste, (avec une espèce de fierté.) Tu me trouves bizarre, hein!

Isabelle, (de loin.) Je ne sais pas encore.

Auguste. Je suis sûr que tu me trouves bizarre.

Isabelle. Peut-être un peu.

Auguste. Je vais t'expliquer pourquoi. C'est parce que je suis bizarre. Et alors, maintenant, demande-moi pourquoi je suis bizarre.

Isabelle. Pourquoi?

Auguste. Je ne peux pas te le dire. Je ne peux pas encore te le dire.
Faut d'abord que je te prépare.

Isabelle. Ah!

Auguste. Je suis calme aussi, hein? Tu ne me trouves pas calme?

Isabelle. Si. Je ne sais pas. Probablement.

Auguste. Eh ben! c'est idiot parce que je ne devrais pas! Je suis
trop calme, ça m'inquiète!

(Il essaie de s'appuyer sur la table et manque de choir.)

Isabelle. Mais ma parole, tu es ivre mort!

Auguste. Comme on dit, je suis dans un état complet d'ébriété.

Isabelle (se rapproche et dit avec une espèce de satisfaction.) Tiens!
Tiens!

Auguste. On dirait que ça te fait plaisir?

Isabelle, (qui a le sentiment de s'être trahie.) Plaisir? Eh bien!
merci ...

Auguste. Je t'assure, on dirait que tu es contente que je sois saoul.

Isabelle. Moi?

Auguste, (s'en étonnant.) Tu ne me fais pas de reproches? Tu ne me demandes pas pourquoi je me suis mis dans cet état?

Isabelle, (feignant la sévérité.) Eh bien! je te le demande: pourquoi?

Auguste. Je ne peux pas te le dire non plus. Tout ça se tient! Je suis saoul parce que je suis bizarre.

Isabelle. Tu as des ennuis?

Auguste. Je vais en avoir.

Isabelle, (plus fort.) Pourquoi?

Auguste. Tout ça se tient, je te dis!

Isabelle, (préoccupée.) Veux-tu un peu de café?

Auguste. Non. Et ne fais pas cette tête-là.

Isabelle, (gentiment.) Je ne dis rien.

Auguste. Tu fais bien de ne rien dire. Mais ce n'est pas une raison pour m'offrir du café.

Isabelle. Oh! tu sais ...

Auguste. Je vois bien. Ça ne t'intéresse pas. Je vois bien que ce que je dis ne t'intéresse pas.

Isabelle. Pas trop, non.

Auguste. Tu as tort. Parce que suis déjà infiniment plus loin que le café!

Isabelle. Ah!

Auguste. Oh! là, là, j'en serais plutôt à l'ammoniaque, ainsi, tu vois. Seulement, hein, l'ammoniaque! je n'en veux pas moi, de l'ammoniaque! Ne va pas m'en donner.

(Il se lève brusquement et avec une angoisse mi-comique, mi-communicative.)

Il ne faut pas que je me dessaoule!

(Suppliant.)

Ne me laisse pas me dessaouler!

(Hurlant.)

Ce serait terrible!

(Voyant qu'elle ne s'intéresse pas à lui.)

Tu m'écoutes?

Isabelle, (sursautant.) Non.

Auguste. A quoi penses-tu?

Isabelle. A rien.

Auguste. Et même quand tu ne penses à rien, tu n'as pas envie de m'écouter?

Isabelle. Pas ce soir!

Auguste. Oh! mais c'est qu'il le faut.

Isabelle. Je regrette. Demain, si tu veux; nous parlerons demain.

Auguste. Demain, il sera trop tard.

Isabelle. Mais non. Mais non.

Auguste. Il est même déjà trop tard maintenant. Au fond, il a été trop tard tout de suite.

Isabelle. Alors, hein! mon chéri, demain ...

Auguste. Dis donc ... dis donc ... regarde-moi un peu, toi. Tu ne vas pas pleurer pour ça?

Isabelle. Pour quoi?

Auguste. C'est le ponche du tabac de la Galette.

(Il hoche la tête appréciativement.)

Ils avaient un ponche! Ils n'en ont plus!

Isabelle, (ironique.) Et tu voudrais que j'en pleure?

Auguste. Je ne sais pas, tu as les yeux rouges ... Tu n'as pas les yeux rouges?

Isabelle. Va donc te coucher.

Auguste, (obstiné.) Je te dis qu'il faut que je te prépare.

Isabelle, (qui n'a pas écouté et qui poursuit son raisonnement intérieur.) Est-ce que nous ne pourrions pas partir?

Auguste. Comment partir. Où ça, partir?

Isabelle. A la campagne, chez ton frère. Evidemment, Paulette me fera la vie dure, mais j'ai l'impression que tout vaut mieux que de rester ici.

Auguste, (grave.) Nous ne pouvons pas partir. J'aurais l'air de ...

Non, nous ne pouvons pas.

Isabelle. Le voyage n'est pas cher.

Auguste. Nous ne pouvons pas, je te dis.

Isabelle. Ton frère sera si content de te voir.

Auguste. Personne ne sera plus jamais content de me revoir.

Isabelle. Nous prendrions la chambre sur la rivière. Je ferais le lit et j'aiderais Paulette pour la cuisine.

Auguste. Ne fais pas de projets, mon chéri; si tu me laissais parler, tu te rendrais compte que ce n'est pas le moment de faire des projets.

Isabelle, (qui pense à Olivier.) On ne viendrait pas nous chercher là!

Auguste. Au contraire. Ce sera leur première idée.

Isabelle, (surprise.) A qui?

Auguste, (pour faire diversion.) Donne-moi mes chaussons, je t'en prie. C'est probablement la dernière fois que je les mets ...

Isabelle. Qu'est-ce que tu dis?

Auguste. ... Avant d'en faire. (Petit rire.)

Isabelle. Tu vas continuer à parler par énigmes?

Auguste, (répétant la question.) Tu vas continuer à parler par énigmes, oui, je vais continuer à parler par énigmes. Pendant un petit bout de temps encore. Passe-moi le cognac, il en reste un fond dans le placard.

Isabelle. Tu ne te trouves pas assez saoul comme ça?

Auguste. Jamais assez. Tout ce que j'ai fait n'est rien. Le plus difficile, c'est de te le dire.

Isabelle, (vraiment inquiète cette fois.) Tu as fait quelque chose?

Auguste. Ecoute, mon amour, ne me pose pas de question. J'ai déjà bien du mal à comprendre ce que je dis. Surtout qu'il ne faut pas que ce soit trop clair.

(Vraiment inquiet.)

Je ne suis pas trop clair, au moins?

Isabelle (va chercher le cognac et un verre.) Ça, non.

Auguste. Tu ne veux pas t'asseoir?

Isabelle. Non.

Auguste. Etant donné ce que je vais te dire, tu ferais peut-être mieux de t'asseoir.

Isabelle. Si tu y tiens! (Elle s'assied.)

Auguste. Où est le cognac?

Isabelle. Sous ton nez.

Auguste. Oui, mais voilà, où est mon nez? ... Je sais ce que tu vas me dire: "Ce n'est pas bien le moment de faire le guignol." Et, cette fois, tu as raison. Ce n'est, en effet, pas le moment de faire le guignol: je n'ai pas rigolé de l'après-midi, c'est tout dire.

Isabelle. Pas possible!

Auguste. Tu me diras: "La vie n'est pas un amusement." Mais alors, moi, je te répondrai:

(Sur un ton de lyrisme philosophique qu'il n'abandonnera plus.)

"La vie, ce n'est pas grand-chose."

Isabelle, (abasourdie.) Toi? Tu dis ça, toi?

(Sonnerie du téléphone.)

Auguste. Allô!

(Avec son incroyable accent russe.)

Qu'est-ce que? Pas connais ... Auguste Taillade? pas connais ... Ici Poliakov. (Furieux.) Comment, c'est vous Poliakov? (Radouci.) Ah! c'est vous, Poliakov? Da ... Da ... Dada ... Je voulais dire "Nitchevo".
Et puis, merde!

(Il raccroche.)

Au point où j'en suis, ce n'est pas la peine de me crever.

Isabelle, (aiguë.) Au point où tu en es?

Auguste. Laisse-moi te préparer.

(Il boit d'un coup sec.)

J'en étais resté à "la vie, ce n'est pas grand-chose." Tu es bien d'accord?

Isabelle. Je ne sais pas encore.

Auguste. On ne sait ni qui vit, ni qui meurt. Nous sommes des

passants, voilà tout!

(Il boit d'un coup sec.)

Isabelle, (elle va pour se lever.) Tu te considères comme un passant, toi?

Auguste. Depuis cet après-midi, oui. Reste assise!

Isabelle. Mais pourquoi?

Auguste. Ah! la vie ... la la ... la vie ... Voyons, mon petit, réfléchis, qu'est-ce que la vie? Une feuille dans le vent! Une fumée! (Restrictif.)
Et encore!

Isabelle. Quoi?

Auguste. Un songe! Une auberge où on a à peine le temps de s'asseoir.

Isabelle. Quoi? quoi?

Auguste. Un voyage qui mène Dieu sait où!

Isabelle. Mais qu'est-ce que tu racontes?

Auguste. Un match qui finit toujours par un K.O.

Isabelle. Où veux-tu en venir?

Auguste. J'irai plus loin ... il n'y a qu'une chose certaine dans la vie, c'est qu'on la perd!

Isabelle, (frappée de son insistance.) Ah!

Auguste. Et d'ailleurs, elle n'a jamais été si courte; je ne sais pas si tu es de mon avis. Remarque: courte et bonne! ce n'est pas plus mauvais qu'autre chose. Mais enfin, il faut reconnaître qu'elle n'a jamais été si courte!

Isabelle, (enfin intéressée.) Et alors?

Auguste. Tu me diras que le vrai courage, c'est de vivre. Tu n'auras pas tort. Seulement, moi je te répondrai: "Faut pouvoir!"

Isabelle. "Faut pouvoir"?

Auguste. Moi, je vais te dire une chose, hein? Ce que je salue dans la mort, c'est l'immortalité!

Isabelle. Allons, bon!

Auguste. Et je suis quand même logique. Parce qu'enfin ... Non ...

tout de même, là, je vais peut-être un peu trop loin.

Isabelle. Je crois aussi.

Auguste. D'ailleurs, à propos d'Olivier ...

Isabelle. Mais il n'est pas question d'Olivier ...

Auguste. Ah si! La vie courte et bonne: courte surtout, c'est lui.

Isabelle, (absolument incrédule.) Qu'est-ce que tu racontes? Olivier?

Auguste. Olivier.

Isabelle. Il serait ... ?

(Elle n'ose pas prononcer le mot.)

Auguste, (catégorique.) Il est ... La preuve ... je le salue, c'est tout dire.

Isabelle (répétant ce nom avec une espèce d'incrédulité joyeuse.)
Olivier?

Auguste. Ça ne te cause pas beaucoup de peine, hein?

Isabelle. Un peu, tout de même ...

Auguste. Allons donc! on dirait presque que ça te fait plaisir?

Isabelle. Plaisir? Tu es un peu agaçant, ce soir, mon petit Auguste.

(Singeant Auguste.)

Ça me fait plaisir que tu sois ivre mort. Et maintenant plaisir que ton cousin ...

Auguste, (l'interrompant.) Ben, oui. Quand tu as répété son nom la deuxième fois, j'ai eu l'impression que tu pensais: "Ce n'est pas possible, ce serait trop beau!"

Isabelle, (feignant d'être révoltée) Auguste!

Auguste. Que veux-tu? Faut en prendre ton parti: c'est trop beau. Remarque bien: j'avais toujours eu l'impression que tout ça finirait mal ...

Isabelle. Quoi, tout ça?

Auguste. Tout Olivier.

Isabelle, (qui suit son idée, secouant la tête.) Ce n'est pas possible.

Auguste. Il a tout de même mené un peu trop souvent la cruche à l'eau. Toutes ces saletés qu'il a faites, tous ces types qu'il a ruinés—

où ai-je foutu mon portefeuille, ah! le voilà!—toute cette prison où il n'est pas allé, ça devait finir un jour ou l'autre.

Isabelle. Voyons, ce n'est pas possible.

(Elle désigne le téléphone.)

Encore tout à l'heure ...

Auguste. Tout à l'heure?

Isabelle, (vivement.) Rien. Rien.

(Elle compose fiévreusement un numéro.)

Allô! Allô!

(A Auguste.)

Il ne répond pas.

Auguste. Comment veux-tu qu'il réponde?

Isabelle. Et chez lui?

(Elle compose fiévreusement un autre numéro.)

On dirait qu'on ne répond pas chez lui non plus.

Auguste. Dame!

Isabelle. Allô! Allô! Je voudrais parler à M. Olivier Taillade?

(Silence.)

Ah! il n'est pas rentré?

Auguste. Comment veux-tu qu'il rentre?

Isabelle. Non, merci.

(Elle raccroche pensivement.)

Ils ne savent rien. Tu trouves normal qu'ils ne sachent rien chez lui?

Auguste, (mystérieux.) Ils ne savent pas ce que je sais.

Isabelle. C'est bien drôle que personne ne les ait prévenus!

Auguste, (frappé.) Là, tu as raison. Parce que tout de même lorsque Lucien est remonté avec la glace. Enfin, ça, nous comprendrons plus tard.

Isabelle. Ça m'étonnerait. Mais comment es-tu au courant, toi, de ce que sa femme ignore? de ce que tout le monde semble ignorer?

Auguste, (mystérieux.) Ah! voilà! ... Tu vas comprendre: tout ceci n'est rien.

Isabelle. Qu'est-ce qui n'est rien?

Auguste. Tout ça ... Reste l'essentiel. Le pourquoi et le comment. Seulement, ne me juge pas mal tout de suite. Rien n'est jamais tout à fait la faute de personne. On se croit à cent lieues de ça et puis ... pas du tout, on y est en plein. Ah! j'y étais en plein ... je n'y suis plus, remarque bien. Mais c'est peut-être pire. Parce que, de loin, on se rend mieux compte. C'est le hasard, que veux-tu? Comme il le disait très justement: "C'est toujours par hasard qu'on accomplit son destin."

Isabelle, (lointaine.) Oui.

Auguste. Pour nous résumer ... Il ne faut pas que tu m'en veilles ... tout ça c'est très mal arrangé ... je n'ai vraiment pas eu de chance, lui non plus d'ailleurs. Enfin, en un mot, comme en cent: je l'ai tué.

Isabelle, (avec horreur.) Tu l'as tué?

(Elle s'affale sur la chaise à demi évanouie.)

Auguste, (lui tapant dans les mains.) Je t'avais pourtant bien

préparée.

Isabelle, (répétant, égarée.) Tu l'as tué?

Auguste. Je n'ai été que le bras, hein? Ne nous y trompons pas. Ce qui l'a tué ce sont les vacheries qu'il a faits et celles qu'il allait faire. Mais enfin, à première vue, si on ne pèse pas le pour et le contre, c'est moi qui l'ai tué, il n'y a pas d'erreur.

Isabelle. Mais comment? Comment?

(Elle seule maintient le ton tragique.)

Auguste. Oh! bêtement. Comme toujours. Il y avait un presse-papier qui traînait. Je lui ai tapé sur la tête.

Isabelle. Il était lourd, ce presse-papier?

Auguste. On ne se rend pas compte. Rien ne paraît lourd dans ces moments-là.

Isabelle. Et tu ne lui as pas donné sa chance? Tu ne lui as pas permis de se défendre?

Auguste. J'avoue que je n'y ai pas pensé!

Isabelle. Mais enfin on ne meurt pas comme ça. C'est inadmissible!
(Isabelle tire de son sac un morceau de papier qu'elle consulte avant de composer fébrilement un troisième numéro.)

Auguste. Encore un coup de téléphone! Ce que tu peux être obstinée!

Isabelle. Allô! Allô!

(Auguste siffle machinalement. Isabelle le rappelle à l'ordre.)

Auguste!

Auguste, (s'excusant.) C'était un air triste.

Isabelle, (sur un ton un peu trop bas, un peu trop mystérieux.) Allô!
Allô!... Je voudrais parler à M. Olivier Taillade.

(Plus fort.)

Je voudrais parler à M. Olivier Taillade.

(Après un rapide regard à Auguste.)

Oui, c'est moi! ... Ah!

(Silence.)

Ah!

(Silence.)

Non. Rien. Merci.

(Elle raccroche. Elle est très agitée.)

Il avait dit qu'il rentrerait à sept heures sans faute.

Auguste. A qui?

Isabelle, (vaguissime.) A ce bonhomme-là! A sept heures! Il en est presque neuf! Et Olivier n'a pas même téléphoné. Ils sont sens dessus dessous là-bas!

Auguste. Il y a de quoi!

Isabelle, (essayant de se rassurer et de rassurer Auguste en même temps.) Enfin, voyons, tu n'as pas tapé si fort que ça ...

Auguste, (déjà plein d'espoir.) Tu crois?

Isabelle. Et puis, tu n'as sûrement pas tapé longtemps!

Auguste. Ah non! pas longtemps ...

Isabelle. Et tu étais probablement déjà ivre mort?

Auguste. J'étais passé au tabac de la Galette.

Isabelle. Ils ont une ponche! tu me l'as déjà dit.

Auguste. Il n'en ont plus , malheureusement.

Isabelle. Alors, tu étais tellement saoul, tu as peut-être tapé à côté.

Auguste, (secouant tristement la tête.) Ça faisait "bong!"

Isabelle. En tout cas, les blessures au crâne, on en meurt ou ce n'est rien du tout.

Auguste. Oh! rien du tout ...

Isabelle. Rapelle-toi quand Grille est entré la tête la première dans un platane.

Auguste. Oui, mais le platane ne lui a pas tapé dessus! ... Dire qu'on aurait pu avoir la veine qu'il se fasse tamponner par le camion l'autre jour! Mais non, comme un fait exprès, il a fallu qu'il s'en sorte et qu'aujourd'hui il lui arrive ... enfin ... cette chose ... Ah! Il m'a bien eu.

Isabelle. C'est insensé, toi! toi! Comment as-tu pu faire une chose

pareille? Mais comment est-ce arrivé?

Auguste, (avec une immense fatigue.) Oh! tu veux que je te raconte?

Isabelle. Oui, je veux, oui!

Auguste. J'étais si bien. Je commençais à tout oublier.

Isabelle. D'abord, pourquoi as-tu vu Olivier?

Auguste, (montrant les fleurs.) Je voulais lui expliquer que mon salon n'est pas un caveau de famille C'était rigolo, non?

Isabelle. Non.

Auguste. D'ailleurs la question n'est pas là. Il faisait une chaleur!

Isabelle, (pour abréger le récit.) Passons le ponche!

Auguste. Il m'a laissé moisir dans l'antichambre pendant trois bons quarts d'heure. Et comme ils avaient fermé les volets, on n'y voyait même pas pour lire. J'ai un peu bavardé avec le garçon de bureau, Lucien. Il ne fera jamais rien, ce garçon-là!

Isabelle. Je t'en prie!

Auguste. Alors Olivier a sonné et il a envoyé Lucien chercher de la

glace. J'en ai profité et j'allais entrer quand je l'ai entendu qui parlait de toi.

Isabelle, (tressaillant.) De moi?

Auguste. Oui. Il téléphonait à Ragopian, son copain, le beau Ragopian, le roi des impresarii et il lui disait: "J'ai obtenu un rendez-vous avec ma cousine, ça y est, c'est fait, elle est à moi!"

Isabelle, (se levant.) Comment?

Auguste. Oh! j'ai bien compris! Il voulait dire: "C'est une question de secondes." Mais, c'est égal, entendre ce voyou se vanter d'une chose pareille! ...

Isabelle, (si Auguste était moins ivre il serait surpris de sa pâleur et de sa nervosité.) Il a dit ça?

Auguste. Oh! je peux te répéter chaque mot, tu penses! Ragopian a dû le féliciter. Entre salauds, ça se fait.. Et Olivier a continué: "Seulement il faut que tu me rendes service. Tu vas me faire le plaisir d'engager Auguste pour diriger un orchestre. Et tu lui foutras deux

cent mille frans par mois.” L’autre a dû gueuler au bout du fil parce qu’il l’a stoppé par un: ”C’est moi qui paye”, sans réplique.

Isabelle, (avec presque trop de violence.) Quelle horreur! Mais quelle horreur!

Auguste. N’est-ce pas? Surtout qu’il a ajouté: ”Seulement, pour ce prix-là, tu vas lui faire voir du pays, hein?” Et ils ont discuté de ce qui valait mieux pour moi, des casinos miteux ou de l’Afrique du Nord.

Isabelle, (agressivement.) Ils n’ont pas pensé que je pourrais te suivre?

Auguste. Si. Mais il paraît qu’Olivier se chargeait de ça!

Isabelle, (avec hauteur.) Vraiment!

Auguste. Et comme l’autre lui posait une question, il a répondu ...

(Changeant de ton.)

Ça va te vexer, c’est idiot, mais ça va te vexer.

Isabelle. Je ne crois pas.

Auguste. Il a répondu: ”Naturellement, Isabelle me plaît. Na-

turellement, je l'adore! Mais ce qui m'amuse surtout, c'est de rabattre le caquet de ma femme. Elle me rase avec leur amour ... Quel bel amour! Quel grand amour! Quinze ans d'amour! Ils vont voir ce que je vais en laisser de leur amour." Il a raccroché. C'est la dernière chose qu'il ait dite.

(Silence.)

Isabelle, (sourdement.) Tu as bien fait. Tu as bien fait.

Auguste. J'ai vu rouge. Il était affalé dans le fauteuil. Il avait son costume de l'autre jour et il s'étirait avec volupté. Je ne voyais que ses bras et le haut de son crâne. C'est là-dessus que j'ai tapé. Pas longtemps parce que j'ai entendu du bruit et que j'ai fui comme un voleur ... enfin ...

(Rectifiant.)

Comme un assassin. Dis donc ... j'y pense subitement ... Je *suis* un assassin.

Isabelle. N'y pense pas!

Auguste. Et tout ça, parce qu'un type est venu avec son sale argent
... qui n'est même pas à lui!

Isabelle, (lui caressant les cheveux avec de la tendresse et de la
grandeur.) Mon petit pauvre!

Auguste. Hé oui! ton petit pauvre!

(Inquiet.)

Pourquoi dis-tu cca?

Isabelle, (légèrement, tendrement.) Don Quichotte!

Auguste. Oh! dis, Biquette ... j'ai tué quelqu'un, moi, ç'a l'air
d'une blague.

Isabelle, (sauvagement.) Je te dis que tu as bien fait.

Auguste. Là ... tu vas trop loin!

Isabelle. Il l'a mérité! Il l'a cent fois mérité!

Auguste, (impartial.) Mais non!

Isabelle. Il ne pensait qu'à détruire notre amour.

Auguste. Justement, c'était stupide. Il n'a jamais été plus fort,

notre amour!

(Il s'approche d'elle.)

Isabelle. Ne me touche pas!

Auguste. Je te fais horreur, hein?

Isabelle, (vivement, avec chaleur.) Ça n'est pas pour ça ...

(Sonnerie du téléphone. Isabelle s'immobilise, terrifiée.)

Auguste, (comme s'il ne l'avait pas entendue.) Pendant tout ce temps, tu essayais de me réconforter, mais je te faisais horreur.

Isabelle, (désignant l'appareil.) Il faut répondre. C'est peut-être la police. Il faut répondre.

Auguste. Je te fais horreur.

Isabelle. Je te jure sur ma vie que non.

(Sonnerie.)

Auguste. Je suis sûr que tu me vois avec mon presse-papier.

Isabelle. J'étais nerveuse, bouleversée.

Auguste. Toi? Oh non! tu es forte toi ... tu es calme! Seulement tu

n'as malheureusement pas prévu que je voudrais te prendre dans mes bras.

(Sonnerie.)

Isabelle. Il faut répondre. Il faut que toi, tu répondes. Qu'on sache que tu es là.

(Sonnerie.)

Auguste. Ah! je m'en fous alors. Si tu savais ce que je m'en fous!

Isabelle. Il faut te défendre. Il faut me défendre aussi! Tu imagines ma vie sans toi.

(Sonnerie.)

Auguste. Très bien, je te dégoûte!

Isabelle. Mon petit Auguste, tu ne vas pas laisser ce misérable réussir! Réussir dans la dernière chose qu'il puisse faire contre nous! Il ne peut plus nous séparer que de cette façon ...

(Sonnerie.)

Réponds! Je t'ordonne de répondre!

Auguste. Je ne te dégoûte pas?

Isabelle, (sincère, profonde.) Je te remercie.

(Auguste se dirige vers le téléphone.)

Et sois naturel.

Auguste, (avec humeur.) Je suis toujours très naturel.

(Dans l'appareil.)

Allô! Je regrette, je dormais; et j'ai le sommeil très lourd.

(Changeant de ton.)

Quoi?

(Pause.)

De la part de Charlot? Mais qu'est-ce que Charlot vient faire là-dedans?

(Un silence, assez long.)

Merci, mais vous ne pourriez pas m'expliquer ...

(Stupéfait.)

Il a raccroché.

(Il raccroche à son tour.)

Isabelle. Qu'est-ce que c'est?

Auguste, (désemparé.) Un ami de Charlot! qui me téléphone de sa part. Il paraît qu'il faut que je foute le camp, tout de suite.

Isabell. Qu'est-ce qu'il a dit, exactement?

Auguste. Ça. "Foutez le camp, tout de suite. Lucien a mangé le morceau. Charlot essaiera d'arranger les choses, mais foutez le camp tout de suite." Je fous le camp?

Isabelle, (qui réfléchit intensément.) Attends! Attends!

Auguste. Ce que je ne comprends pas, c'est comment Charlot pourrait arranger les choses!

Isabelle. Oui, d'où sort-il, celui-là?

Auguste, (attendri.) Brave Charlot! Toujours là quand on a besoin de lui! ... Alors, je fous le camp?

Isabelle. Non.

Auguste. Comment, non?

Isabelle. Il ne faut pas que tu t'en ailles.

Auguste. Pourtant ...

Isabelle. J'ai une idée bien meilleure. Laisse-moi réfléchir.

Auguste. Tiens! Tu n'es plus bouleversée?

Isabelle, (qui pense à autre chose.) Si. Si. Naturellement. Très.

Auguste. On ne le dirait guère.

Isabelle, (lentement, comme quelqu'un qui organise.) Malgré le conseil de Charlot, il ne faut pas que tu t'en ailles. Ce serait avouer ...

Auguste. Pourtant ...

Isabelle. Dans ces cas-là, il n'y a qu'un principe: n'avouez jamais.

Auguste. Tu crois?

Isabelle. Racontez n'importe quoi! N'importe quoi! N'avouez jamais.

Auguste. Mais que va-t-il se passer?

Isabelle. On va t'arrêter, voilà tout!

Auguste, (épouvanté.) Voilà tout!

Isabelle. Mais on te relâchera. Si tu m'écoutes.

Auguste, (plaintivement.) Ce soir je coucherai en prison ...

Isabelle. Quelques heures. Mais je vais téléphoner à Me Cherrier.

Auguste. Ah non! Ne téléphone plus! Ou je pique une crise!

Isabelle. C'est vrai, pauvre chou! tes mains tremblent!

Auguste (met ses mains dans ses poches et dit avec une fausse crânerie.) Je devrais peut-être préparer ma valise ...

Isabelle. Tu as le temps.

Auguste. Tu crois qu'ils me laisseront mon piston?

Isabelle. C'est à ça que tu penses?

Auguste. Que veux-tu? Je ne sais pas à quoi il faut penser dans ces cas-là: Je n'ai pas l'habitude.

Isabelle. Il faut penser à ce que tu vas leur dire.

Auguste. La vérité!

Isabelle. Ah non! alors. Si tu crois que le jury acquitterait quelqu'un qui a fait ce que tu as fait parce qu'il a eu peur d'être trompé! ...

Auguste, (une protestation de tout son être.) Mais je n'ai pas eu peur de ça!

Isabelle (s'arrête, le regarde avec émotion.) Mon chéri!

(Elle reprend.)

Raison de plus. Quelle excuse trouver à quelqu'un qui a cru qu'on allait tenter de le tromper?

Auguste. J'ai trente-sept francs. Je ne peux tout de même pas dire qu'il essayait de me les voler!

Isabelle. Ne fais pas le guignol!

Auguste. Je t'agace. Que veut-tu? Je ne suis pas à la hauteur ... Ah! je te jure bien que c'est la dernière fois! ...

Isabelle, (souriant malgré elle.) Tu entends ce que tu dis?

Auguste. Même pas. Heureusement ...

(Fièrement.)

Toi, tu es à la hauteur!

Isabelle. Tu es prêt à m'obéir?

Auguste. Oui.

Isabelle. Tu ne discuteras pas?

Auguste. Non.

Isabelle. Tu as confiance en moi?

Auguste. Complètement. Absolument.

Isabelle. Tant mieux. Je vais te tirer de là.

Auguste. Ma pauvre petite!

Isabelle. Je ne suis pas une pauvre petite! Pas en ce moment où je te suis utile!

Auguste. Ma Biquette!

Isabelle. Et maintenant, tu peux me prendre dans tes bras.

(Précautionneusement, sagement, il obéit. Son bras entoure la taille d'Isabelle chastement. Leurs deux visages se touchent presque.)

Ecoute-moi bien.

Auguste. J'écoute.

Isabelle, (donnant des instructions.) Tu n'es pas entré dans le bu-

reau.

Auguste. Bon.

Isabelle. Tu n'as pas entendu de coup de téléphone.

Auguste. Bon.

Isabelle. Tu t'es vexé. Tu en avais assez d'attendre. Tu es descendu tout de suite derrière Lucien.

Auguste. C'est presque vrai.

Isabelle. La téléphoniste t'a-t-elle vu passer?

Auguste, (étonné, mais sans soupçons.) Comment sais-tu qu'il y a une téléphoniste?

Isabelle, (sans hésiter.) Tu imagines une affaire comme celle d'Olivier sans téléphoniste?

Auguste. Elle m'a vu passer.

Isabelle. Et tu n'avais pas l'air trop hagard?

Auguste. Je ne crois pas.

Isabelle. Un témoin de plus! ... Tout s'arrange très bien. Alors,

voilà!

(Un petit silence.)

C'est moi la coupable!

Auguste, (se détachant d'elle.) Quoi?

Isabelle, (très naturelle.) Je lui résistais. Il s'obstinait. Je l'ai frappé.

Auguste, (violemment.) Mais je ne veux pas!

Isabelle. Tu as promis de m'obéir.

Auguste. Jamais, tu entends, jamais!

Isabelle. Ne sois pas stupide.

Auguste. Je suis stupide!

Isabelle, (sarcastique.) Une femme qui défend son honneur, c'est sacré! On l'acquitte toujours.

Auguste. Tu m'épouvantes!

Isabelle. Ah! tu ne peux pas savoir de quoi je suis capable. Surtout aujourd'hui!

Auguste. En effet! Mais je ne te laisserai pas faire.

Isabelle. Si!

Auguste. Non!

Isabelle. Si!

Auguste. D'ailleurs, ton histoire ne tient pas debout, mon pauvre chou. Comment serais-tu entrée dans le bureau sans que Lucien ni la téléphoniste te voient?

Isabelle. Tu penses bien que j'avais prévu cette objection. Par la rue Beaujon.

Auguste. Par la rue Beaujon?

Isabelle, (imperceptiblement agacée.) Il y a deux sorties.

Auguste. Comment le sait-tu?

Isabelle, (sans hésiter.) Tout le monde le sait.

Auguste. Je ne le savais pas.

Isabelle. Olivier en a même parlé l'autre jour, ici.

Auguste. Je ne l'ai pas entendu.

Isabelle. Tu étais peut-être à la cuisine.

Auguste. Peut-être! ... Admettons que tu sois entrée par la rue Beaujon, ton histoire ne tient quand même pas debout.

Isabelle. Pourquoi?

Auguste. Mes empreintes digitales sur le presse-papier, comment les expliqueras-tu?

Isabelle, (frappée.) C'est juste! ... Tu penses à ces choses! ...

(Elle réfléchit intensément.)

Auguste. Non, je suis foutu. Ne te fatigue pas, je suis foutu.

Isabelle. Allons donc! Il n'y a qu'un détail à changer. Je lui résistais. Tu es entré. Tu nous as vus. Tu as frappé.

Auguste, (admiratif.) Tu as de l'imagination.

Isabelle. Oui, hein?

Auguste, (il commence à trouver qu'elle en a trop.) Tu as beaucoup d'imagination.

Isabelle. Réfléchis! Un mari qui défend son honneur, c'est sacré!

On l'acuitte toujours!

(Elle déchire sa robe d'un coup sec.)

Auguste. Qu'est-ce que tu fais?

Isabelle. Il a déchiré ma robe dans la lutte.

Auguste. C'est idiot d'abîmer ses affaires.

Isabelle. Je ne trouve pas.

Auguste. Surtout que ton histoire ne tient toujours pas debout.

Isabelle. Ah! tu m'ennuies. Pourquoi?

Auguste. Tu es entrée par la rue Beaujon?

Isabelle. Naturellement.

Auguste. Pourquoi?

Isabelle. Parce que je ne voulais pas être vue.

Auguste. Pourquoi ne voulais-tu pas être vue?

Isabelle. Je ne sais pas.

Auguste. Si tu te cachais tellement, ce n'était probablement pas dans l'intention de résister.

Isabelle. Probablement pas!

Auguste. Tu vois?

Isabelle. Eh bien! on n'a qu'à dire que j'étais sa maîtresse.

Auguste. Ah! mais non. Je ne veux pas.

Isabelle. Tu ne veux rien!

Auguste. D'abord, personne ne le croirait.

Isabelle. Mais si! Mais si! Ce sont des choses qu'on croit toujours.

Auguste. Pas de toi!

Isabelle. Tu parleras des fleurs, des fruits et des cadeaux qu'il m'envoyait. Et tu auras les Poliakov, Lulu et les concierges comme témoins!

Auguste. Oui! Oui!

Isabelle. Seulement il faut que je recouse ma robe, maintenant que je ne résiste plus.

Auguste. Comment expliqueras-tu qu'elle soit déchirée?

Isabelle. Hier, j'avais résisté.

Auguste. Mazette! quelle invention!

Isabelle. Quinze ans sans te mentir, j'avais des réserves!

Auguste, (qui la regarde comme s'il la découvrirait.) Je m'en aperçois!

Isabelle, (elle ne s'aperçoit pas, toute au jeu.) Et je dois reconnaître que c'est bien amusant d'essayer d'être plus habile qu'eux.

Auguste. Ah! c'est amusant?

Isabelle. Terriblement.

Auguste. Alors, amuse-toi. Parce qu'il y a encore des tas d'explications à trouver.

Isabelle. Ah oui! Lesquelles, par exemple?

Auguste, (très naturellement.) Puisque tu étais entrée par la rue Beaujon, comment Lucien ne t'a-t-il pas vue quand Olivier l'a sonné pour la glace?

Isabelle. Parce que je m'étais cachée. Pour ne pas faire de peine à la cousine Sophie.

Auguste. Caché! Où?

Isabelle. Dans la pièce à côté.

Auguste. Comment sais-tu qu'il y a une pièce à côté?

Isabelle. Il n'y a pas de pièce à côté?

Auguste. Si. Il y a une pièce à côté. Avec un immense divan. Et tout ce qu'il faut à une femme pour refaire sa beauté. Seulement, comment le sais-tu?

Isabelle. Ne sois pas stupide!

Auguste. Tout le monde le sait sans doute? Et Olivier en a probablement discuté ici, l'autre jour. Pendant que j'étais à la cuisine.

Isabelle, (qui va s'effondrer peu à peu.) Pas du tout justement! ... J'en ai parlé au hasard!

Auguste. Comme de la téléphoniste?

Isabelle. Oui. Comme de la téléphoniste.

Auguste. Ça n'aurait pas pu être *un* téléphoniste, non?

Isabelle. Si.

Auguste. Tu fais plus qu'inventer, tu devines.

Isabelle. Les téléphonistes sont des femmes, le plus souvent.

Auguste. Il y aurait pu y avoir une secrétaire aussi. Il est bien curieux que tu aies *deviné* qu'Olivier n'en avait pas!

Isabelle. Je n'ai pas deviné.

Auguste. Et plus curieux encore que tu ne te fâches pas du ton que je viens de prendre avec toi. Car je ne t'y ai pas habituée.

Isabelle. Je ne me fâche pas, parce que je te comprends. Cette série de coïncidences, c'est bizarre, en effet.

Auguste. Je te crois que c'est bizarre!

Isabelle. Tout de même, ce n'est pas parce que j'ai eu la malchance de tomber juste ...

Auguste, (sarcastique.) La malchance de tomber juste et justement en essayant de me sauver la mise.

Isabelle. Oui, aussi.

Auguste, (avec une violence contenue.) Tu ne comprends pas que c'est fini les bêtises ..., que j'ai compris ... qu'il est inutile de continuer à

patauger.

Isabelle. Mais compris quoi?

Auguste. Je ne suis plus saoul, ma chère Isabelle. Tu m'as dégrisé un peu rudement.

Isabelle. Compris quoi?

Auguste. Oh! je n'attends pas que tu admettes rien.

(Imitant Isabelle.)

"Il n'y a qu'un principe dans ces cas-là, n'avouez jamais!"

Isabelle. Que veux-tu que j'avoue?

Auguste. "Racontez n'importe quoi! Mais n'avouez jamais!"

Isabelle. Voyons, mon chéri ...

(Elle s'approche de lui.)

Auguste. A mon tour de te dire: "Ne me touche pas!"

(Terrible.)

Ne me touche pas!

Isabelle, (sincère.) Tu me fais peur.

Auguste. Tu as peur, hein? ”Un mari qui venge son honneur, c’est sacré, on l’acquitte toujours.” Rassure-toi! Un crime par jour pour moi, c’est un grand maximum! Et je suis tellement ... tellement fatigué ...

(Il s’assied lourdement.)

Isabelle. Si tu me laissais t’expliquer ...

Auguste, (la regarde fixement, d’un regard qui l’arrête au milieu de sa phrase. Puis il porte la main à son cole brusquement, comme s’il étouffait.) Ouvre la fenêtre, vite.

(Elle court à la fenêtre, l’ouvre.)

Isabelle, (vraiment affolée et bouleversée.) Mon pauvre chéri! Quelle stupidité de te mettre dans des étas pareils.

(Elle court à la cuisine et revient avec un verre d’eau. Suppliante.)

Bois, mon chéri.

(Il obéit.)

Et sans raison. Sans aucune raison. Tout ça est tellement plus simple

que tu crois.

Auguste. Oh! ce que je crois est très simple.

Esabelle. Evidemment, je ne t'ai pas dit toute la vérité.

Auguste. Evidemment!

Isabelle, (le voyage à la cuisine lui a permis de mettre tout en ordre.) Mais étant donné la façon dont tu prends les choses, je te la dois maintenant ... et tout entière.

Auguste. Tu ne me dois rien du tout.

Isabelle. C'est inutile et c'est idiot, mais enfin je te la dois.

Auguste, (chantonnant, comme Olivier au premier acte.) Encore une histoire d'amour. Pas comm' les autres, pas comm' les autres!

Isabelle, (assez agressivement.) Que veux-tu dire, s'il te plaît?

Auguste. Le bonheur! toujours le bonheur! on s'en fatigue!

Isabelle, (sincèrement angoissée.) Oh! tu souffres. C'est trop bête.

Auguste. On peut mourir de rire pendant quinze ans. Mais on ne peut pas en vivre.

Isabelle. Je ne te laisserai pas te faire du mal stupidement.

Auguste. C'est embêtant, à l'heure des repas, de n'être sûr que de la moutarde!

Isabelle. Tu sais bien que ce n'est pas vrai, que j'adore notre folie et notre bohème. Et si tu me laissais seulement parler ...

Auguste. Je te dis que tu ne me dois rien. Tu n'as pas de comptes à me rendre.

Isabelle. Je t'en rendrai, que ça te plaise ou non! Eh bien! oui, je suis allée chez Olivier. Oui, je sais qu'il a *une* téléphoniste et pas de secrétaire. J'étais allée lui demander, comme toi, d'avoir un peu plus de tact dans ses envois ... Tu ne peux me blâmer de ça ... Réponds!

Auguste. Non.

Isabelle. Et je t'ai menti pour la rue Beaujon. Il ne m'a pas parlé de la seconde sortie ici, pendant que tu étais à la cuisine. Il me l'a montrée.

Auguste. Ainsi que la pièce à côté?

Isabelle, (sévèrement.) Qu'est-ce que tu insinues?

Auguste. Je ne sais pas. Je ne sais plus.

Isabelle. Tu devrais. Après quinze ans, tu devrais me connaître.

Lui, en tout cas, a meilleure opinion de moi.

Auguste. Vraiment?

Isabelle. Lui ne s' imagine pas que je suis une fille.

Auguste. Ah non?

Isabelle, (avec une espèce d'orgueil puéril.) Pour lui, je suis une coquette. Il me le répétait tout le temps, une coquette! Quelque chose d'inespéré qu'il faut essayer de mériter.

Auguste, (amer.) Ah! il parle bien!

Isabelle. Tu ne t'es pas demandé où j'ai téléphoné tout à l'heure ...

(Précisant.)

La troisième fois? Ce morceau de papier que j'ai sorti de mon sac, eh bien! il y avait inscrit le téléphone de sa garçonnière.

Auguste. De sa garçonnière?

Isabelle. Qu'il a louée pour moi, *paraît-il*.

(Elle ne le croit pas. Elle ajoute sarcastique.)

Un nid d'amour! Une petite merveille! Avec un petit jardin protégé de tous les regards! Dans un coin perdu de la rive gauche où personne ne me connaît. Il devait m'y attendre tous les soirs, tu entends, tous les soirs. Il me disait: "Je vous demande seulement de m'y téléphoner? Quand vous verrez qu'après quinze jours, vingt jours, un mois, j'y passe mes soirées à vous attendre, vous viendrez, vous ne pourrez pas ne pas venir."

Auguste, (un cri.) Je le tuerai!

(Réalisant la cocasserie de ce qu'il vient de dire, il s'excuse.)

Pardon! ... Et tu as téléphoné?

Isabelle. Je vais te faire de la peine.

Auguste. Tu as téléphoné?

Isabelle. Si tu crois que c'est facile d'être une femme!

Auguste. Ça t'amusait?

Isabelle. Malheureusement oui.

Auguste. Pourquoi?

Isabelle. Mon petit chéri, depuis quinze ans, nous parlons de *nous*!

Lui me parlait de moi! De *moi*!

(Silence.)

Auguste. Evidemment.

Isabelle. Voilà. Je t'ai tout dit.

Auguste. Tout?

Isabelle. Ce que j'ai fait est mal, très mal, je ne me cherche pas d'excuses, mais ce n'est pas une chose dont tu puisses souffrir.

Auguste. Tu crois? Tu téléphones à ce salaud! Tu permets à ce salaud d'espérer!

Isabelle. Espérait-il vraiment?

Auguste. Olivier?

Isabelle. Que veux-tu? De penser qu'il se morfondait à m'attendre au lieu de courir les boîtes avec des filles ... tu as dit le mot juste, ça

m'amusait.

Auguste. Et tu n'as jamais été tentée de le rejoindre?

Isabelle, (avec une force convaincante, sûre de soi.) Ah! ça jamais

...

(Elle rit.)

Tu es fou, jamais ... Tu me crois?

(Silence d'Auguste.)

Je te le jure sur ma vie!

Auguste. Ah!

Isabelle, (répète solennellement.) Sur ma vie!

Auguste. Et sur la mienne, tu le jurerais?

Isabelle, (sans hésiter.) Dans la situation où tu es en ce moment, avec les dangers que tu cours, non. Mais je t'assure que je pourrais le faire. J'espère que tu es rassuré?

Auguste, (avec un faible sourire.) Tu as probablement raison: assassin et cocu, ce serait peut-être un peu trop.

Isabelle, (sévère.) Ne prononce pas des mots pareils!

(Auguste machinalement touche du bois.)

Auguste. Eh bien! maintenant, il ne nous reste plus qu'à attendre ces messieurs.

Isabelle. Avec ou sans mon histoire?

Auguste. Sans ton histoire.

Isabelle. Je t'en supplie!

Auguste. Sans ton histoire!

Isabelle, (sur le même ton suppliant.) Tu es fou!

Auguste. Elle est trop compliquée, je m'embrouillerais.

Isabelle, (inquiète.) Que va-t-il se passer? Que vont-ils faire de toi?

Auguste. Nous verrons bien.

Isabelle, (plus inquiète encore.) Mais tu ne t'en fous pas, hein? de ce qu'ils vont faire de toi? Tu ne t'en fous pas?

Auguste. Bien sûr que non. Seulement il n'y a qu'à attendre. Alors attendons.

(Un silence.)

Isabelle. Donne-moi une cigarette!

(Il lui tend son paquet de gauloises et ses allumettes. Elle le regarde.

Il ne la regarde pas. Ils attendent. Le rideau descend lentement.)